

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 21

Artikel: Onna fenna que cognâi se n'homo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192962>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mesures de protection. Les ingénieurs, les voyers, les forestiers étudièrent sans retard les moyens d'éviter la catastrophe. Mais il faut du temps pour exécuter les projets dressés, et, avant qu'ils aient produit leur effet, il est à craindre qu'une partie du village soit engloutie.

Le 18 octobre, puis enfin le 15 décembre, les laves se succèdent ; les rues du village ne sont plus qu'un torrent, une maison s'effondre et les habitants sont obligés de s'expatrier. Grâce à l'arrivée de neige et des gelées, un moment de répit est survenu. Mais la débâcle du printemps est imminente et l'on peut redouter qu'elle ne vienne augmenter les désastres qui ont accablé cette malheureuse commune.

Madame de Charrière et la question sociale.

Il s'agit ici de M^{me} de Charrière, qui habitait Collombier, au canton de Neuchâtel, et publia, vers la fin du siècle dernier, les *Lettres écrites de Lausanne*, dont *Caliste* forme la deuxième partie. Ces lettres qui reproduisent la vie sociale d'une ville romande au XVIII^e siècle, eurent un très grand succès littéraire, à Lausanne tout particulièrement, où M^{me} de Charrière avait fait divers séjours et où elle avait pu étudier nos moeurs. Car c'est en traçant pour quelques amis des esquisses de la vie de Collombier et de Lausanne, qu'elle imagina, plus tard, de leur donner un corps et de les publier sous la forme de romans épistolaires.

Mais ce qui est à remarquer chez cette femme appartenant à une ancienne et noble famille de Hollande, ce sont ses opinions sur l'état social d'alors. Née dans l'aristocratie, nous dit M. Eugène Secretan, personne n'eut jamais un sentiment plus vif de l'égalité. Benjamin Constant lui reprochait de n'être pas *démocrate*, et pourtant elle jugeait avec hardiesse que le *trois état* n'était pas plus le peuple que la noblesse la nation ; et on trouve dans ses écrits des visées de transformation sociale qui dépasseraient le programme de 1789 et même celui de 1792.

« Délaissez le clinquant et les futilités exotiques de la belle société, nous dit M. Rey, dans ses *Rives du Léman*, M^{me} de Charrière pénétra dans l'intérieur des familles, en dépeignant les drames secrets, les joies, les douleurs. Par moments, elle touchait aux questions sociales avec une grande liberté. Elle s'intéressa au sort commun du peuple, critiqua les règlements vexatoires, les entraves fiscales, la tyrannie des villes sur les villages, l'abrutissement auquel cette oppression poussait le cultivateur. » La société, telle qu'on nous l'a faite, repose, dit-elle, sur un mons-

trœux égoïsme ; elle est tout en faveur du riche et du privilégié oisif ; le travail et la misère vont de compagnie. Ce qu'on célèbre sous le nom de charité, n'est qu'une vertu myope, un palliatif tardif et insuffisant ; mieux vaudrait prévenir la misère et pourvoir aux nécessités de tous par une répartition équitable des biens. Les gouvernements n'auraient pas alors besoin de tant de moyens répressifs. »

Si nous reproduisons ces quelques détails qui nous tombent par hasard sous la main, c'est que les idées de M^{me} de Charrière, l'une des étoiles qui brillèrent d'un vif éclat à l'aurore de notre littérature romande, nous paraissent fort curieuses en ce qui concerne la question sociale tant discutée aujourd'hui. Et comme nous l'avons déjà dit, elles étonnent d'autant plus que l'auteur de *Caliste* sortait d'une des familles les plus aristocratiques de Hollande.

Médailles de bronze trouvées dans un des bahuts du Grand-Pont.

Parmi ces médailles, au nombre de trois, il en est une, *sans date*, portant ces mots :

Exposition vaudoise des produits de l'industrie. — Prix décerné pour ouvrage distingué.

Il s'agit ici d'une exposition des produits des arts et de l'industrie qui eut lieu à Lausanne en mai 1839, c'est-à-dire l'année même où la construction du Grand-Pont a été commencée.

Cette exposition, faite aux frais de l'Etat et dirigée par des membres de la Société d'utilité publique, fut ouverte le 6 mai, dans la grande salle de l'ancien Casino. Les produits de tous les cantons y furent admis. Les journaux du temps annonçant l'organisation de cette exposition, disaient :

Des médailles d'honneur seront distribuées aux industriels qui auront mérité cette distinction par l'utilité, la modicité du prix et le fini du travail des objets de leur fabrication.

Il y avait des médailles de bronze et des médailles d'argent.

Parmi les industriels qui obtinrent la médaille d'argent, nous remarquons les noms suivants :

Muller, à Vevey, pour un vitrau cintré, en couleur. — Jules Lehmann, à Lausanne, objets de cartonnage, reliure, etc. — F. Lecoultr, au Sentier, rasoirs à sonnette. — Jaccard et fils, à Ste-Croix, limes. — Gendre, Chollet et Cie, à Fribourg, chapeaux de paille. — Baatard, à Lausanne, meubles divers. — Sel Heer, à Lausanne, lampes à pression d'air, cabarets peints, cafetières à l'esprit-de-vin et fournitures militaires. — Pupunat, à Lausanne, violons et violoncelles. — Preisig, à Lausanne, pour instruments de chirurgie et de coutellerie. — Bonjol, à Genève, appareils magnétiques. — Oberson, à Lausanne, chapeaux de paille. — Frères Siber, à Lausanne, carabines. — Frères Hællen, à Berne, trompettes, bassons et cornets à piston. — Veyrassat, à Lausanne, pour ébauche d'un buste. — Jacob Siber, à Lausanne, gravures diverses sur métal et sur bois.

— Frères Hællen, à Berne, trompettes, bassons et cornets à piston. — Veyrassat, à Lausanne, pour ébauche d'un buste. — Jacob Siber, à Lausanne, gravures diverses sur métal et sur bois.

Médaille de bronze : Bonjour, à Lausanne, tableaux divers. — Dupraz, à Lausanne, piano carré. — Volmar, à Lausanne, paysages à l'huile. — Spengler, à Lausanne, échantillons lithographiques. — Lecomte, à Lausanne, orfèvrerie. — Cherbuin, à Yverdon, coutellerie. — Reverchon, à Vallorbe, instruments agricoles. — Vannod et Rochat, à Lausanne, armes diverses. — Ortolf, à Lausanne, cheminées en tôle. — Liardet, à Lausanne, fabricant de peignes — Dubuis, à Lausanne, cordes de chanvre.

Onna fenna que cognai se n'hom.

On vegnolan dè pè Lavaux que n'étai pas tant bin, avái profitâ de cein que lo māidzo passâvè pè lo veladzo po lo criâ et lâi offri trâi verro po lo poâi consurta ein mémô teimps. Lè vegnolans sont dâi robusto lurons, kâ n'ia pas ! quand faut portâ la lotta amont clliâo dérupito dè pè Lavaux et que faut maniyi lo cro pè clliâo raveu, âo redou dâo sélâo, s'agit pas d'êtrè on écouéssi et ni d'êtrè trâo femelin, faut êtrè solido. Mâ on a bio êtrè foo que 'na rotse, on pâo tot parâi avái la crévena. L'est veré qu'on bon vegnolan que vao bin soigni son vin, lo dâi agottâ soveint, po vairè iô l'en est, et ma fâi dè trâo verounâ decouté lo bossaton cein pâo démangeliounâ lo dedein dè la carcasse.

Don, lo vegnolan que vo dio n'étai rein tant loustiquo et quand l'eut criâ lo māidzo, lâi fe : « Ne sé pas que dâo dia-blio y'é ; mâ mè cheinto tot mau fotu. N'é pas mon sono coumeint devant ; ne fê què dè révassi tota la né ; mè reveillo à tot momeint ; ye cho à grântes gottès et lo matin mon lhi est tot dépoureint. Porriâ-vo pas mè bailli oquîè po cein férè passâ ? »

Lo māidzo ve bintout iô la tsatta avái mau âo pi et lâi fâ :

— Eh bin attiutâdè, se vo volliâi vo gari, ne vo faut rein bâirè après votron soupâ...

— Oh ! se vo plié, monsu lo māidzo, se fe la fenna âo vegnolan, ein lâi co-peint lo subliet, se vo plié, ne lâi dîtes pas cein et tâtsi dè lâi bailli oquîè d'autro.

— Et porquié, madame, repond lo māidzo ?

— Eh bin, po cein que ne vindrà jamé soupâ devant la miné.

LE RÉMOULEUR

par Jean BARANCY.

Il y avait une fois dans le village des Mousseux un vieux bonhomme bien misérable et infirme, qui mendiait chaque jour dans les rues, et qui, le dimanche, pendant les offices, restait adossé près du portail de l'église.

L'église était charmante avec ses murs taissis de lierre, mais le vieux pauvre ne la